

Ivo Bodrin

Apprenez-moi, Mesdames

Ah ! Prenez-moi, Mesdames !

© Ivo Bodrin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8203-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'année du Sabbat

Aujourd'hui, je me sens devenir autre. Étrange impression.

J'ai 25 ans. L'âge des adieux à la prime jeunesse, l'âge pourtant, où l'on veut croire en l'existence. Où l'on est si ardent encore.

Voici mon bel avenir tel que je le rêve. Pendant un an, je serai oisif. J'en ai fini pour le moment avec les études. Cinq ans durant, la philosophie m'a dévoilé ses charmes et je vais l'enseigner plus tard dans un lycée d'une lointaine province. Plus tard, c'est mieux. Car pour l'instant, je me fixe un objectif précis : découvrir les plaisirs de la vie. Un an de plaisir. Mais j'en suis si ignorant que j'hésite encore entre la débauche échevelée, la passion foudroyante qui mène aux joies (et déboires) de la vie conjugale, les voyages autour du monde ou préparer de bons petits plats pour mes quelques amis.

Cependant, je n'ai nulle envie de mariage, pas même de concubinage. Mes camarades sont habitués à ma cuisine simple, je ne vois pas pourquoi je la compliquerais. Les voyages m'ennuient, d'ailleurs il y a bien longtemps que le tourisme les a remplacés. Passons. Nul projet de ce côté-là non plus.

Je m'appelle Boris. Je suis Lillois. Je ne suis ni beau ni laid. D'allure élancée, yeux gris, cheveux noirs. Nez busqué. Cela suffira. Donc, ce qui m'intéresse dans l'amour, c'est le physique. Le sexe dans toutes ses dimensions. Le sexe sans attache. Car la passion amoureuse qui remet en question l'existence entière est, c'est entendu, sexuelle d'abord, mais surtout « toxique » et « exclusive » comme on dit dans les magazines. Je suis trop philosophe pour m'y laisser prendre. Bien trop prudent.

Précisons. Les épousailles m'ont tenté pour la stabilité qu'elles impliquent. Le calme et la constance font bon ménage avec la philosophie. Je m'imagine travaillant Aristote, ma femme lisant à mes côtés pendant que cuit à petit feu la daube du soir. On recense bien des cas de célibataires endurcis et libertins qui finissent par se marier. Pourquoi pas, s'ils ont assez joui ? C'est une perspective à long terme que je ne m'interdis pas. Toutefois, le nombre annuel des divorces m'alerte sur la difficulté de bien vieillir ensemble. Et puis qui épouser ? Et puis... d'abord, le plaisir !

Ce matin frileux de mai, à la fenêtre de ma chambre, j'ai fumé 5 cigarettes, bu 3 tasses de café et choisi la débauche avant l'amour. Quand on délibère, les jeux sont faits, disait Sartre. Oui, je le crois, mais il fallait délibérer, c'est tout de même de mon avenir qu'il s'agit ! L'amour ? Je ne peux pourtant pas *décider* de tomber amoureux. Et puis, c'est l'idée de l'aventure qui l'a emporté, idée qui est là en moi, depuis très longtemps. Au théâtre, on doit répéter avant de véritablement jouer la pièce. S'exercer avant d'accomplir le bon geste. Dans la vie, il faut savoir de quoi l'on parle et pour cela, avoir vécu. Donc, aventurons-nous ! Expérimentons ! (Je sais que l'amour apporte du tourment. Pubère, j'ai été amoureux. En revanche, le sexe est souvent joyeux.)

Hé, détrompez-vous ! Je ne suis pas puceau ! Comment sinon, aurais-je pu me déterminer pour la débauche ? Ma vie sexuelle est simplement réglée comme de la musique baroque. J'ai, j'avais il y a quelques semaines encore, une amie chère bien qu'épisodique prénommée Mandy. Je l'ai rencontrée sur un site à cela dévolu. Étudiante en maths, et pareille à moi, n'ayant pas de temps à perdre avec le romantisme convenu ou avec les turpitudes chronophages. Nous nous sommes promis de respecter trois règles. Aucune question. Aucune discussion sur l'amour. Aucune possibilité d'avenir commun ! C'est juré ! Et un rendez-vous chaque semaine, ce fut le contrat — sauf les périodes de vacances durant lesquelles nous nous arrangions. Nous sommes tombés d'accord sur le samedi chez moi — entre 12 h et 17 h. L'emploi du temps était strict lui aussi. D'abord une bonne heure au restaurant universitaire tout proche, puis un bon moment à faire geindre mon sommier métallique, puis bavardage (encore).

Avec ces contraintes, nous nous sommes très bien entendus. Ce fut un échange de gais et bons procédés.

Elle avait toujours une caméra et un appareil photo sur elle. Sa vie se divisait en trois. Étudier les maths. Faire de petits films ou des images fixes. Forniquer avec moi. Elle allait aussi beaucoup au cinéma, mais je range cela dans la seconde catégorie. Parfois, elle nous filmait au lit, elle donnait dans l'expérimental. Dans toutes les positions, selon tous les angles et dans toutes lumières. Je lui ai fait jurer de ne pas montrer ces « essais » (comme pudiquement elle les appelle) sur internet. J'ai confiance en elle.

L'amour, nous ne l'avons peut-être pas uniquement fait par souci d'hygiène, mais chacun est resté secret sur cette question. Nous avons respecté le pacte et puis je crois que nous ne voulions pas mettre le petit doigt dans l'engrenage. Nous avions autre chose à faire. Il fallait que j'étudie la philosophie. Et Mandy partageait cette volonté en ce qui concerne les mathématiques. Organisation pratique. Pas de sentimentalisme.

C'était intense. Mais une fois par semaine, à notre âge de libido débordante, c'est peu. Alors nous y allions franchement, nous forniquions comme des possédés. Mandy a des seins d'adolescente sur lesquels je déversais mon foutre dans un hoquet de véritable plaisir. Fasciné, je happais du regard ses tétons. Et puis je les happais de la bouche. Je les touchais, les suçais, les martyrisais. La pointe. Le tout. Elle ne s'est jamais plainte. Au contraire :

— Vas-y. Dévore-les-moi ! Avec les dents ! Mange, te dis-je !

J'aime ces seins juvéniles qui semblent redoubler leurs courbes, un petit cône sur un grand ! Un téton qui ressort du sein. Une structure géométrique très délicate et mobile... Une mathématique sensuelle. Un oxymore charnel.

Elle portait fièrement sa poitrine. Souvent sans soutien-gorge avec de minces pulls qui, quand nous déjeunions au restaurant universitaire, laissaient voir son excitation. De son cul, il y a peu à dire. Tout de même, sans défaut, attaché aux reins par de solides muscles. Deux fesses qui s'irisaient sous l'éclairage de ma chambre. Deux croissants de lune. Je parlerai de mon obsession pour la croupe des femmes.

Elle avait du plaisir, mais n'acceptait que très rarement la pénétration par mon sexe, car, disait-elle, « je ne t'aime pas assez ». En revanche elle voulait que je lui caresse la vulve — elle déteste le mot « chatte » — et le clitoris. Elle adorait. Je faisais aussi quelques incursions du côté de l'anus. Je

ne m'en privais pas. Elle désirait que je l'attaque comme les Apaches, les diligences. En cercle. Très souvent, j'entrais en territoire ennemi — ou ami. « Fais des ronds, tourne autour. Voilà, voilà, voilà. Ah ! » Bouche et doigts. Je connais donc sur le bout de la pulpe, cette région foisonnante, son buisson, ses terres rouges hospitalières et son arrière-pays plus rude, plus austère et d'autant plus désirable.

Outre qu'elle n'utilise pas de contraception, elle est très fleur bleue et féministe. Branche sociale libertaire. Elle se présente, si vous la rencontrez en ville, franche du collier, revendicative, avec un petit air grave. Se méfiant de tout objet pénétrant, elle n'emploie jamais de tampon.

Ce refus de la pénétration m'a rendu facile la séparation. Avec Mandy, je vivais finalement comme une frustration le fait d'être branlé ou de me branler moi-même (souvent nos séances finissaient, malgré l'intensité du sexe et de ses préliminaires, avec moi, sur le dos et elle debout me montrant tout ce que je voulais : cuisses, seins, chatte, intérieur du vagin en tirant sur les lèvres, cul et trou du cul en tirant sur les fesses pendant que je me masturbais, quelquefois, c'est elle qui le faisait dans des positions démentes : voir est mon péché mignon). Je prenais toujours le temps de la faire jouir avant moi et, si envie de sa part, de manière répétée. Je mets un point d'honneur... ou plutôt devrais-je dire, de plaisir... à partager de la joie (car le sexe est joie, sinon ce n'est qu'un problème). Je pénétrais le bord de son anus du petit doigt. Parfois du pouce. Mandy n'est pas puritaine à ce point... Je la faisais venir en m'intéressant à son clitoris avec ma bouche (je le bouffais alors, goulûment dans un torrent de bave) ou des phalanges (et je l'électrisais en massant jusqu'à ce que son corps se tende, se torde dans la volupté.) Je crois que je suis comme beaucoup d'hommes (combien ?), ce que je veux, c'est que les femmes prennent leur pied ! Une femme qui est « bonne au lit », c'est tout simplement qu'elle jouit. Un homme qui est « bon » c'est un homme qui procure des orgasmes. Voilà mon crédo. Certaines compagnes de lit, libres « dans leur corps », font d'impressionnantes acrobaties. C'est bien, peut-être, mais tant qu'on ne les a pas senties jouir... Peut-être suis-je comme cela, par un extrême souci de vérification de mon pouvoir de séduction et par, « au fond » comme on dit, amour propre. Peut-être aussi, est-ce un don fantasmé et totalement altruiste à la cause féminine ! Je ris. C'est bien opposé, en tout cas, à ce qu'imaginent certaines féministes. Sans doute celles-là n'ont-elles connu que des mals baiseurs c'est-à-dire de gros machos très pressés d'éjaculer.

Ce que je veux maintenant, c'est pénétrer. J'en ai assez du secours de ma main ou de celle d'autrui, serait-ce celle de Mandy !

Nous étions pris par nos études respectives, alors ce rythme hebdomadaire nous allait bien. C'était reposant. Après nos séances, comme nous ne sommes pas des bêtes et qu'il nous restait généralement du temps avant que l'heure sonne, je lui faisais inmanquablement du thé qu'elle aimait vert et plein de vitamines. Avec une tranche de cake aux cerises de chez Meert. C'était chaque fois, mon petit cadeau. Nous ne sortions jamais ensemble voir une expo ou faire un tour de lac du Héron (promenade favorite des Lillois). Nous n'étions pas précisément un couple. Je veux cependant dire ici que je lui serai éternellement reconnaissant de cette période de ma vie. Merci, Mandy ! Nous nous sommes quittés en fort bons termes. Nous échangeons parfois des impressions par téléphone. Toujours des SMS avant de prendre le rendez-vous téléphonique. Nous avons vécu 3 ans « ensemble ». Ça compte.

Revenons-en à mon programme de débauche. Foin des livres ! De la pratique ! De la vie ! Du sexe ! Travaillons sur le terrain ! Malgré mes grands airs, malgré tous mes discours sarcastiques et mes péroraisons, je suis innocent. Quelque peu informé de la marche du monde, de la nature et des hommes, mais indéfectiblement naïf. Je dirais que le savoir c'est déjà beaucoup ou que cela représente un « premier pas » dans la société. Ce que je veux, maintenant, c'est faire des expériences pour me confronter à la vie. M'endurcir ? Dans la vie, comme disait ma mère, il faut s'endurcir. Et elle ne goûtait sans doute pas la connotation sexuelle dans ce programme qu'elle m'infusait.

Je décide de rester à Lille. Moins cher et à une heure de Paris en TGV. Je décide de louer un F2 en proche banlieue — Saint-Maurice près du Grand Séminaire — car j'en avais assez de ce meublé à peine chauffé et de ce lit grinçant. Je m'inscris chez Acadomus comme professeur de français, philo, anglais, éventuellement, pour les petites sections, histoire et maths. Cela me permettra de vivre en période de débauche, car cela coûte, le plaisir. Je pourrais d'ailleurs trouver d'autres officines comme celle-là : elles pullulent. Des décisions comme ça, j'en ai pris beaucoup. Il faut tout changer. Y compris la garde-robe (curieux comme nom pour un homme), je passe du pull informe à la chemise, du blouson rapiécé à la veste, du jean Uniclo au jean de marque. J'achète même des chaussures anglaises faites au Bangladesh. Coût de la toilette : 700 euros. Arranger le logement à mon goût : 300 euros. Total : 1000 euros. Plus le prix de location d'une camionnette et l'agence.

Ça va. J'ai un petit pécule que m'a laissé mon père, manière de s'excuser, le jour où il est parti vivre au Brésil avec une Portugaise.

Je suis paré pour un sabbat qui devrait durer un an.

Où trouver le plaisir ? Où être débordé par lui ? Où mettre à l'épreuve toute cette connaissance livresque non expérimentée ? La lecture de Spinoza, de Saint-Thomas (d'Aquin) ou d'un ouvrage de vulgarisation sur la physique quantique suffit *presque* à ma joie. Mais Sade, Crébillon Fils, Casanova, Reyes, Miller ou Esparbec sont tellement nécessaires à mon être que, souvent, j'en ai fait pour Mandy une lecture exaltée et bandante.

Je vise le plaisir des sens, les débordements du sexe dans lesquels on se perd et peut-être se retrouve. J'en ai quelques idées. Je cherche.

Comme je ne connais même pas l'ivresse alcoolique (honte sur moi), j'ai voulu commencer par là. (Oui, c'est une façon de botter en touche, de me décaler par rapport aux préoccupations sexuelles, mais ce sera de courte durée.) J'ai voulu savoir quelles sont mes limites de ce côté. Résultat ? Cuite de trois jours avec un étudiant de la fac. Trois jours dont je ne me rappelle que la fin : à 5 heures du matin seul sur un banc public. Les poches vides. Expérience extrême, un peu bête, et qui m'a laissé un trou noir dans le cerveau. Conclusion : se méfier de l'alcool en surabondance. On le savait.

J'ai essayé les drogues aussi. LSD. Puis cocaïne. Avec d'autres copains, nous avons communiqué sous les deux espèces. Premièrement, dans mon vieux studio, les buvards de LSD nous ont été administrés sur la langue, par une voisine infirmière qui avait reçu l'ordre de faire ce qu'il faudrait si nous en venions à des extrémités. En ces matières, il y a des personnes plus tolérantes que d'autres. Nous avons été mordus par un serpent. Il n'a pas lâché sa prise. Nous avons halluciné comme des fous en pleine furie. L'appartement, heureusement à moitié déménagé, a été dévasté,

ma tension artérielle est montée dans les sommets enneigés. Je me suis « senti » tel un mouton bêlant dans un pré d'herbe rouge, puis, dans une oasis, une chamelle aux pattes arrière cassées. La descente a duré deux jours. Deux jours de déprime crasseuse. 10 jours plus tard, j'ai pris de la cocaïne. Seconde espèce. Autre poudreuse. C'est agréable, on se sent flotter et devenir étranger à soi-même, très puissant, très intelligent, très suspicieux aussi. Avec le LSD, des hallucinations saisissantes que l'on quitte à regret. Avec la coke, la transe mégalomaniacale. J'étais Brad Pitt sur le tapis rouge sang de la Croisette. Mais une dépendance physique très rapide m'a contraint d'arrêter. Sans trop de dommages. Marre des paradis qui n'en sont pas !

Je préfère ma petite dépendance aux femmes. Ce sont elles que je vise et sur elles je porte mon dévolu. (Les hommes : peut-être, je n'en sais rien. Je ne suis pas contre une expérience homosexuelle, mais c'est mon corps qui s'y oppose jusqu'à présent.) Pourtant je ne me sens pas de partir en chasse tout de suite, là dans l'instant. Je n'ai pas lu *La séduction pour les Nuls*, ni aucun manuel sur l'amour au 21^e siècle. Je n'ai aucune connaissance sur l'art de la drague, si c'en est un. Je ne suis pas un séducteur, il faut m'y résoudre. Sur internet, j'ai discuté avec des jeunes filles avant de rencontrer Mandy, ma perle rare. Chater, c'est facile. J'ai aussi parlé de sexe à la terrasse des bars. Mais c'est trop peu. Finalement, s'envoler à la conquête des femmes, tel un hidalgo (ou un Don Quichotte ?), me semble le meilleur moyen de goûter à l'aventure. Partons en voyage !

Caroline, Reine du bal de promo

Un copain de fac, Antonin, m'a invité à une fiesta étudiante. Il m'a dit : « Ce sera une sorte d'adieu informel avant les vacances. Il y aura du monde ! Et du beau ! »

Je n'aime pas trop ces fêtes. Mais j'ai terminé la première partie de ma formation, j'ai soutenu mon master à l'université et je ne dois pas oublier que maintenant, je me mets sur les rangs du plaisir et qu'à une « chouille » de fin d'année, il y a plein de filles qui cherchent à s'envoyer joyeusement en l'air. Même des philosophes. Eh oui ! (Ces dernières, j'ai mis du temps à les connaître. Vous pouvez vous attendre à tout avec elles, de l'asexualité à l'hypersexualité, l'éventail est large ! Question pénétration : Kant n'est pas nécessairement leur référence !) De toute façon, elles viendront de tous les univers et j'en bande déjà. Il y aura des infirmières aux gros nichons. Des banquières à l'air chiffon (de grosses cochonnes, celles-là). Des futures notaires avec leur allure *straight* et leurs escarpins. Des administratrices déjà fatiguées. Des institutrices à l'air coincé. Des assistantes sociales en partance pour sauver le monde. Des psys, toujours une intelligence d'avance. Des LEA. Langues Étrangères Appliquées (tout un programme quand on pense à baiser). Des Espagnoles. Des Américaines. Des Lettonnes. Même des Scandinaves et des Françaises. En veux-tu ? En voilà.

En un mot : excellent pour débiter mon projet pro-sexe.

On est dans une salle nichée au creux d'un petit bois. C'est immense. Des centaines d'étudiants. Le service d'ordre porte un t-shirt noir floqué « Staff » en fluo dans le dos. Le bar, l'énorme sono, les vestiaires, l'infirmerie... tout est bien organisé, façon boy-scout.

Il y a là Antonin qui a déjà pas mal bu. Et Steph qui est un peu chamboulé parce qu'il y a une semaine, sa copine l'a quitté. Je lui dis : laisse filer ! Lâche cette tristesse ! Tu la reverras, ta mère ! On t'a déjà parlé de la fille perdue et de celles, nombreuses, que tu retrouveras... Dans une semaine ça ira nettement mieux ! » J'en ai honte. Lui rigole faiblement, et a toujours les yeux humides.

J'ai envoyé un SMS à Mandy (elle m'en a donné le droit), elle m'a répondu qu'elle n'aimait pas guincher sur des tubes des années 80 ! Bon, elle exagère. Même ceux de la Catho (Faculté catholique de Lille) ne dansent plus uniquement là-dessus. Mais je me dis qu'elle a raison, car paresseux comme nous sommes, nous nous serions rués l'un sur l'autre et n'aurions pas cherché à rencontrer de nouveaux types ou typesses.

Je ne suis pas tout à fait à l'aise dans ce milieu. Je préfère les petits groupes où l'on cause et là, ça fait un peu troisième mi-temps. Très rires forcés faussement désinvoltes. Mais il faut souffrir pour atteindre son but. J'ai lu dans un livre de sociologie qui s'interrogeait sur les fêtes que les boîtes de nuit, ce n'est pas idéal pour séduire. Que statistiquement, il y a peu de rencontres. Qu'on y vient pour s'amuser et qu'en général on repart seul. Mais ici, c'est une fête étudiante de fin

d'année, certains sont là pour trouver leur futur conjoint ! Ils resteront ensemble peut-être jusqu'à la fin des fins... Heureusement, la plupart sans doute, viennent pour l'aventure.

22 heures. Les copains et moi sommes sortis en griller une. Il y a là, une sorte de fumoir grillagé. On est en cage comme des oiseaux cachexiques. Les non-fumeurs — les nouveaux modernes — nous regardent avec pitié. De misérables bêtes que voilà ! C'est chouette. Par le grillage, nous assistons au filtrage des entrées. Steph debout, oscillant, scrute intensément son gobelet, fasciné par je ne sais quoi. Il doit y avoir un moucheron dedans. Il a bu tout l'après-midi. Il a renversé par mégarde le contenu d'un verre sur quelqu'un et a failli créer un incident diplomatique. Une bagarre. Un type de la sécurité lui a dit que s'il ne ralentissait pas, il le mettrait dehors. Et définitivement.

Je commence à m'emmerder ferme.

Aux prises avec Anton sur une question de politique de la ville (ghettoïsation des quartiers lillois ?), j'aperçois une jolie fille accompagnée de son aréopage. Je crois l'avoir vu quelque part, elle doit appartenir au monde de la littérature... Cinq personnes se pressent autour d'elle pour obtenir son attention. C'est une jeune reine relativement grande, habillée d'une robe ocre en lin. De petits seins. Un petit cul. Un visage tranquille sinon clément. Elle y compose un sourire permanent, une banane genre Velvet Underground. Elle veut signifier que tout va bien pour elle ? Sans doute. Tout près d'elle, collée à elle, se trouve une dame dans les trente ans, moins souriante, mais enceinte. Enceinte à une chouille ? On vérifie leurs cartes d'étudiant. Elles échangent quelques mots avec le videur, il rit, et la prêtresse entre avec son Conseil, j'ai le temps d'entendre son prénom : Caroline. C'est cela : La Reine Caroline. « *Day by day we magnify you !* »

Caroline doit avoir 30 ans. De fausses cartes d'étudiant, on peut en avoir par internet. Et puis tout le monde peut reprendre des études aujourd'hui. Les gouvernements successifs nous y engagent. Merci à eux.

Caroline sera difficile à aborder. Laissons la soirée débiter. Oublions Caroline.

Je me sépare de mes copains, je commande au bar une pinte de bière forte et vais me balader dans la salle. Il y a de grandes fenêtres qui donnent sur le petit bois dont la lumière verte en cette fin de journée envahit l'intérieur. Nous sommes dans une sorte d'aquarium mal entretenu. Dans une salle annexe, des dizaines de poufs, des sacs à dos et des matelas. Bonne prévision, les scouts ! La musique commence à nous rendre tous sourds et muets. Je vois les gens hurler pour se faire entendre et observe des bouches aller à la rencontre d'oreilles.

Le DJ a changé. La sauce prend. J'aperçois une assemblée de filles qui ont fait leurs études de philo avec moi. Je vais vers ce groupe. Je ne connais pas leur nom, je le remplace par celui du philosophe que chacune avait systématiquement à la bouche en classe ou dans les couloirs : Heidegger pour l'une, Nietzsche pour l'autre, Arendt pour la troisième. D'ailleurs, physiquement, chacune ressemble à son maître. Dans l'ordre : l'air paysan chafouin, adolescente exaltée, regard profond, mais ouvert. Je me demande comment elles m'appelleraient si elles jouaient à ce même jeu. BHL ?

— Salut.

ARENDT — Salut, comment c'est, ton nom ? Je ne me souviens plus.

— Boris.

NIETZSCHE (qui hurle par-dessus la musique) — Ah oui, ça me revient maintenant. Et Boris, il s'amuse ?

— Moyen. C'est un peu trop... je ne sais pas. Un peu trop.

ARENDT — Tu n'aimes pas les soirées étudiantes et tu vas aux zinzins ? Tu es toujours en décalage par rapport à ce que tu es ?

HEIDEGGER — T'inquiète, c'est comme ça. C'est l'être d'une fête que d'être médiocre.

NIETZSCHE — Arrêtez ce ressentiment. Il faut s'amuser ou partir. On danse ? Je danse !

ARENDT (d'un air très mystérieux) — J'espère que plus tard, on va entrer en transe. Je suis venue pour la transe. Je vous le rappelle.

HEIDEGGER (qui n'a pas très bien entendu) — Le transhumanisme signifie la mort de l'humanité comme humanité. L'apogée et la victoire du monde de la technique.

ARENDT (qui déjà se désarticule sur les Sonic Youth) — Beethoven c'est la Danse, mais Thurstone Moore c'est la transe !

NIETZSCHE (s'adressant à Heidegger) — Heidy, arrête avec ton monde de la technique, t'as l'électricité chez toi ! D'abord ! Il faut en finir avec l'idée d'homme. Voilà. Alors on danse. Je danse.

Et elle fait des tours sur elle-même en avançant un pied puis l'autre comme fait ma tante aux communions. Je ris. Ça lui plaît. Elle me prend gentiment par la main m'entraînant dans la foule compacte qui dégage des milliards de milliards de phéromones.

C'est parti maintenant. C'est parti pour une danse débridée. Un peu de Pixies. Un peu de Doolittle. Nietzsche s'agite bien maintenant. Ça va, j'assure assez. Mes bras ondulent dans l'air et mes hanches bougent de façon si érotique que Heidegger m'imites en se marrant. Finalement, elles sont drôles, elles jouent aux philosophes estampillées, mais sont emportées par leur jeunesse. Et gaies.

Les basses nous traversent. Les aigus vrillent nos oreilles. Maintenant tout le monde danse et c'est impressionnant. Un seul corps mouvant sur la piste ! Le DJ n'est pas mauvais, pas inventif, mais on s'en moque. Nietzsche (dont je ne sais toujours pas le prénom) s'est évanouie. N'est-ce pas le but : disparaître ? S'éclipser avec le moins de souffrance possible ? Je me sens déprimé d'un coup. Dommage tout de même, je l'aimais bien et sa main était douce. J'en profite pour aller au bar.

Là, je vois Caroline qui attend. Hosannah ! C'est ma chance de débutant. Tout le monde est sur la piste et Caroline et moi, au zinc. Seuls.

— Hey Salut, Caroline.

— Salut. On se connaît ?

Elle a une voix de soprano bien perchée.

— Non, j'ai entendu ton prénom dit par le videur tout à l'heure.

— Ah ? Toi, c'est comment ?

— Boris. Ils te servent ?